

**Berkeley**  
**Etude des Trois dialogues entre Hylas et Philonous**

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)**

« Mais après tout, Philonous, dit Hylas, quand je considère la substance de ce que vous avancez contre le scepticisme, voici à quoi elle se réduit: nous sommes sûrs que nous voyons, entendons, touchons; en un mot que nous sommes affectés d'impressions sensibles. - Et qu'avons-nous besoin d'autre chose? répond Philonous. » (*Trois Dialogues entre Hylas et Philonous*, ou T.D.H.P., 3, 249.)

Est-il bien vrai que nous n'ayons pas besoin d'autre chose pour combattre le scepticisme, autrement dit garantir une vraie connaissance? Comment les sensations peuvent-elles être le principe de la connaissance? Et de quelle connaissance? <sup>1</sup>

1. Berkeley avait conçu comme texte philosophique majeur les *Principes de la connaissance humaine* (P.H.K), parus en 1710. Du titre, le lecteur pouvait espérer un certain contenu, à savoir que lui soit montré non seulement d'où part la connaissance humaine, mais aussi ce qui la rend possible et comment elle se construit et devient légitime. Or, quand il repose le livre, le lecteur peut être assez perplexe sur cette question. En effet, il peut avoir le sentiment

---

<sup>1</sup> Le thème est commun aux P.H.K et aux T.D.H.P. Je centre mon étude sur les T.D.H.P., pour exploiter ses ressources propres, avec peu de rappels d'autres œuvres.

que si l'auteur consacre tous ses efforts à lutter contre ce qui à ses yeux serait un obstacle majeur à la connaissance humaine, (tout spécialement la supposition d'une matière inconnue, de qualités premières support de qualités secondes, l'explication mécaniste des phénomènes, etc.), par ailleurs il ne s'inquiète guère de démontrer positivement que, sur la base qu'il propose, à savoir les sensations, une connaissance s'élabore, ni selon quelles voies. Berkeley nous assure que le point de départ est bel et bon: percevoir un objet c'est être sûr qu'il existe; qu'il n'y a rien d'inconnu ou d'autre à chercher hors des sensations que nous en avons et que notre connaissance peut s'y appuyer. Mais un embarras subsiste: car après tout peut-on dire qu'une sensation « sait », est dans le vrai déjà; ou faut-il reconnaître, selon la formule célèbre proposée dans la *Siris*, qu'« à strictement parler le sens ne connaît rien » et que le savoir suppose des médiations?

Berkeley, en 1713, publie les T.D.H.P., qui reviennent sur les mêmes questions avec l'intention d'éclaircir, d'explicitier les points cruciaux, pour mieux convaincre. Mais il reste vrai que dans cet texte aussi c'est la forme du combat qui domine et qui nous empêche peut-être de bien saisir non ce qu'est l'immatérialisme en lui-même, mais comment il procède dans le registre du connaître. La mise en scène antinomique, qui oppose matérialisme à immatérialisme, fractionne les exposés en fonction des points débattus. Aussi, même avec ce second traité, les incertitudes du lecteur en ce qui concerne la suite donnée au « principe » de la connaissance humaine demeurent. Et comme Berkeley est très lucide, son Hylas lui-même le dit: la substance de ce qu'avance l'immatérialisme est bien réduite, s'il s'agit de compter, pour le savoir, sur les seules impressions sensibles. Car, depuis le *Théétète* de Platon, la philosophie a bien pris conscience qu'il est quasiment impossible de démontrer que « la science c'est la sensation ». C'est que, si telle une chose m'apparaît, telle elle est pour moi; alors toutes les propositions qui énoncent un phénomène sont « vraies »; mais « vrai » devient dépourvu de sens, dès lors que tout énoncé est vrai; donc la connaissance doit se fonder ailleurs. Et pourtant il ne faut pas déborder de la sensation, comme le montre la fin du *Théétète*, car seule elle nous informe et nous donne le singulier, le particulier; nul ne sait jamais que pour avoir vu ou senti; et il faut bien que ce soit de la sensation que sourde la connaissance. Nous soupçonnons que si Berkeley est assez discret sur la relation de la sensation à la connaissance, c'est que c'est une question effectivement très délicate en elle-même.

Pour l'affronter, Berkeley recourt à l'opposition conceptuelle de l'immédiat et du médiate. En effet, l'immédiateté est le signe caractéristique de tout senti. « Les sens ne perçoivent rien qu'ils ne perçoivent immédiatement. » (T.D.H.P., 1, 174) Immédiatement, à savoir tout uniment et simplement, sans médiation, sans inférence. Et la proposition « les choses sensibles sont celles-là seules qui sont *immédiatement* perçues par les sens » fait rengaine. Seulement que voit immédiatement celui qui regarde un tableau? Du bleu ici, du vert là, des couleurs ici plus claires, ailleurs plus sombres. Autre chose est d'identifier un plan lisse ou comportant des reliefs, de reconnaître que les couleurs composent ou non des figures, et éventuellement que telle figure est un portrait d'homme, et que ce portrait-ci est précisément celui de Jules César. Il y a là bien des degrés de « savoir », et l'on pourrait encore raffiner; Berkeley avoue bien que la vue à elle toute seule, immédiate, qui n'est que ce champ où coexistent des couleurs, ne « sait » ou rien, ou peu, ou guère, ou pas encore. N'est-ce pas tout ce qui est au-delà du champ coloré, qui appartient au registre du « médiate », que l'on peut à proprement parler nommer connaissance?

La connaissance compte sur l'immédiateté de la sensation, mais ne peut manquer de n'être due elle-même qu'à certaines médiations, étant elle-même secondaire; à « certaines » médiations, disais-je, car aux bonnes médiations qui constituent la connaissance doivent s'opposer les mauvaises, celles qui nous laissent en réalité dans l'ignorance. Peut-être sur ce point-ci aussi le côté polémique de la démarche de Berkeley l'emporte-t-il encore. Si des sensations immédiates suggèrent à l'esprit quelque chose de médiate, il ne s'agit pas, insiste-t-il, d'interpréter ce quelque chose comme une chose matérielle dont la sensation serait un effet ou

une copie ressemblante: « Vous voulez, dit Philonous, que nos idées, qui seules sont immédiatement perçues, soient des portraits des choses extérieures. » (T.D.H.P., 1, 203). Il ne faut pas chercher de ce côté-là, car il nous fait quitter ce qui du moins existe et nous est donné (le senti) au profit de quelque chose dont l'existence et la nature ne sont que supposées. Le chemin de la connaissance est ailleurs.

Où passe-t-il exactement?

2. Philonous parle de l'objet de la connaissance sous deux rapports, celui de son existence et celui de sa nature. Mais le travail polémique déséquilibre les exposés en faveur des questions d'existence: je ne suis pas sceptique, dit Philonous, concernant l'existence des choses: « Qu'une chose puisse être réellement perçue par les sens et en même temps ne pas exister réellement, c'est pour moi une contradiction manifeste, puisque je ne peux séparer ou abstraire, même en pensée, l'existence d'une chose de la perception qu'on en a. » (T.D.H.P., 3, 230) C'est de l'existence des choses senties, de leur réalité, qu'il est question, en particulier dans les lignes qui suivent et qui introduisent le verbe connaître<sup>2</sup>: « Le bois, les pierres, le feu, l'eau, la chair, le fer et autres choses semblables, que je nomme et dont je parle, sont des choses que *je connais*. Et je ne les aurais pas *connues* si je ne les avais pas perçues par mes sens; les choses perçues par mes sens sont immédiatement perçues; les choses immédiatement perçues sont des idées; et les idées ne peuvent pas *exister* en dehors de l'esprit; *leur existence* consiste donc à être perçues; quand donc elles sont effectivement perçues, il ne peut y avoir de doute sur *leur existence*. » Connaître ici a un sens courant dans la langue: avoir senti ou perçu, avoir rencontré dans son expérience quelque chose, donc savoir que ce quelque chose existe, ou même en avoir entendu le nom. Quand nous demandons à une personne si elle connaît telle autre (dont nous citons le nom), elle sait qu'il lui suffit d'avoir entendu ce nom, ou d'avoir aperçu la personne en question une fois pour dire oui. Oui, je la connais, elle existe. Mais elle peut, il est vrai, n'en rien savoir de plus. Il y a là le plus faible degré de la connaissance.

Et connaître la nature de la chose? « Je suis, dit Philonous, de la trempe ordinaire, assez simple pour croire mes sens et laisser les choses comme je les trouve. A parler franc, je suis d'avis que les choses réelles sont les choses mêmes que je vois et que je touche, celles que je perçois par mes sens. *Ces choses-là, je les connais*, et, trouvant qu'elles répondent à toutes les nécessités et tous les desseins de la vie, je n'ai aucune raison de m'inquiéter d'autres êtres inconnus. Un morceau de pain sensible, par exemple, me garnira l'estomac bien mieux que les mille morceaux de ce pain réel, insensible, inintelligible dont vous parlez. De même je pense que les couleurs et les autres qualités sensibles sont sur les objets. Jamais de la vie je ne pourrais m'empêcher de penser que la neige est blanche ou que le feu est chaud. » (T.D.H.P., 3, 229-230) Bien sûr, Philonous dit: ces choses sensibles, je les connais. Mais en quel sens de « connaître »? Je sais qu'elles sont réelles, je sais que je peux parler de mes perceptions (la neige est blanche, le feu brûle) parce que je *crois* mes sens, et cela est de bon sens parce qu'utile dans la vie. Si tu vois la neige blanche et crois qu'elle l'est, alors tu protégeras tes yeux pour n'être pas ébloui; si tu sens le feu chaud et crois qu'il l'est, alors tu t'en approcheras avec précaution. C'est l'animal en nous qui croit ce qu'il voit ou sent et oriente ses actions en conséquence. Cette seconde forme de connaissance est tout à fait pratique, elle se constitue et sert au fil de l'expérience la plus quotidienne et modeste qui soit. C'est parce que vivre, c'est croire ce qu'on voit, sent, entend, etc., et nous appelons cette croyance une connaissance. Ce second sens du mot connaissance est « pratique ».

Le premier sens du mot connaissance répond quasiment à la « connaissance vague ou par ouï dire » de Spinoza, le second à la connaissance par expérience, valide au sein de l'expérience pratique, active.

---

2 Philonous explique dans ce long discours qu'il n'est pas sceptique (1) concernant la nature des choses (dont il a parlé en premier) puis (2) quant à leur existence: et c'est le passage que nous examinons. (T.D.H.P., 3, 229 -230).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)